

Question au Sujet de la psychanalyse

Marc
CROMMELINCK

(121) Pour tenter de formuler cette « Question au Sujet de la psychanalyse » et essayer d'y réfléchir avec vous, je voudrais partir de la lecture, quelque peu improvisée, d'une pratique de recherche multidisciplinaire qui se fait effectivement dans mon laboratoire. A partir de cette lecture, dont - il faut bien l'avouer - je ne mesure pas parfaitement le degré de pertinence pour ce qui vous occupe ici, je vais essayer de mettre en forme cette question.

Cette question, je l'énoncerai aujourd'hui en résonance avec toute une série de discussions que j'ai eues avec Jean-Pierre Lebrun lors de sa thèse d'agrégation de médecine l'an dernier¹; faisant partie du jury, je m'étais bien imprudemment lancé dans un commentaire concernant la question du Sujet, question qui me semblait importante dans le contexte de cette thèse. Et c'est cela que je voudrais réévoquer aujourd'hui.

(122) La pratique de recherche, au laboratoire de neurophysiologie de la Faculté de médecine, est une pratique multidisciplinaire. L'intérêt de ce genre de pratique, c'est qu'on expérimente tous les jours la rencontre, pas toujours

1

J-P. LEBRUN, *Eloge de la maladie - Des possibles contributions de la psychanalyse à la médecine*, Thèse d'agrégation de médecine, UCL, juillet 1993.

harmonieuse, de différentes conceptions du monde. Et je pense que les scientifiques d'aujourd'hui ne sont pas allergiques à cette notion de conception du monde ; l'épistémologie poppérienne, tout intéressante qu'elle soit, est incontestablement dialectisée par la démarche d'épistémologues comme par exemple Lakatos : ce dernier n'hésite pas à inscrire des conceptions du monde au coeur des programmes de recherches scientifiques et plus particulièrement au sein de ce qu'il appelle le noyau dur de ces programmes de recherches ; par conception du monde, il faut entendre des présupposés de type ontologique, et pas seulement des présupposés épistémologiques... Bien sûr, toute science met en oeuvre une épistémologie, c'est-à-dire des formes de connaissance, des méthodes et des stratégies de production et de vérification des savoirs ; mais la science repose également, de manière nécessaire et essentielle, sur des présupposés d'ordre métaphysique. Et donc je pense que les scientifiques, à l'heure actuelle, assume cette position qui est de garder intactes, au coeur même de leurs modèles, de leurs théories, ces conceptions générales du monde.

Dans le laboratoire dans lequel je travaille, il y a deux pôles principaux. Il y a d'une part le pôle animé par des théoriciens qui sont issus essentiellement de disciplines comme les sciences appliquées, la physique ou les mathématiques ; dans leur travail de formalisation des hypothèses, ils proposent un modèle « machinal » du vivant aussi bien que de la connaissance, puisque c'est un laboratoire de neurobiologie où il s'agit de rendre compte des performances globales d'un organe qui s'appelle le cerveau, performances qui caractérisent les processus cognitifs, c'est-à-dire les modalités concrètes de la connaissance, l'interprétation du réel.

Et donc, c'est un modèle « machinal » qui nous est proposé. Ce modèle du « cerveau-machine », si je veux le caractériser très schématiquement, je dirais qu'il se situe pour l'instant, et d'ailleurs dans une tension tout à fait heuristique et intéressante, à deux niveaux.

Le premier niveau est constitué par un ensemble de modèles qui s'inscrivent dans la théorie générale des systèmes, modèles de type (123)cybernétique, où la machine nerveuse est approchée en termes d'assemblée de modules de traitement et de stockage d'informations. Ce sont des modèles que, techniquement, on qualifie de symboliques : c'est-à-dire que les portions du monde qui sont traitées au sein de ces

modules sont représentées par des symboles. Ces symboles sont eux-mêmes mis en oeuvre grâce à - et d'ailleurs contraints par - un ensemble de règles opératoires qui constituent la syntaxe du modèle, c'est-à-dire une mathématique très particulière qui renvoie par exemple à la syntaxe de la théorie de l'information ou à celle de la théorie des systèmes, etc. A partir de ce genre de modèles, il est possible de développer ce que l'on appelle des fonctions de transfert, c'est-à-dire des formalismes qui définissent les lois de fonctionnement et les opérations d'une structure, ainsi par exemple l'étude des bandes passantes des interfaces aussi bien sensorielles que motrices. On peut ainsi proposer une série de modèles hypothétiques, qu'ils soient linéaires ou non. Mais ces hypothèses de fonctionnement sont toujours situées dans le cadre de formalismes extrêmement rigoureux permettant alors, comme une grâce qui viendrait par surcroît, toute sorte de processus déductifs intéressants pour notre démarche de recherche.

L'autre versant de recherche, appartenant au pôle formel de notre travail, est constitué par un développement beaucoup plus récent et qui apparaît pour certains comme un véritable changement de paradigme par rapport aux théories cybernétiques classiques. Ces modèles nouveaux sont les fameux modèles connexionnistes ou « en réseaux », modèles que l'on qualifie de manière technique comme subsymboliques. Ce sont des modèles dans lesquels il n'y a plus à proprement parler de représentations symboliques du monde ou de parties du monde, mais plutôt une connaissance éparpillée, distribuée sur l'ensemble des éléments du réseau formel. Ces éléments sont des neurones, interconnectés suivant des architectures particulières : on parle de modèles en réseaux de neurones (*neural nets*). Dans ces modèles, les neurones ne sont bien sûr pas naturels, ce sont des opérateurs susceptibles de réaliser les opérations traditionnelles de la logique propositionnelle (conjonction, négation, implication, disjonction...). Mais ce qui est important de souligner c'est que la connaissance, dans ces modèles de type connexionniste, est distribuée : il n'y a plus, quelque part à un endroit donné de l'architecture cognitive, un symbole qui représente quelque chose. Au (124)niveau du modèle, la connaissance est distribuée et se répartit en parallèle, comme on dit - et si on voulait être très technique, il faudrait développer cela largement -, la connaissance, elle se distribue en parallèle sur les points de connexions entre les différents éléments du

modèle. Dans ces réseaux connexionnistes, la connaissance est implémentée - c'est-à-dire, s'inscrit dans le réseau - sous la forme d'une matrice de valeurs définissant la force des connexions entre les éléments.

Et ce qui est intéressant pour nous, c'est que cette approche formelle - qu'elle soit symbolique ou subsymbolique - a une heuristique extraordinaire : non seulement elle met en forme nos hypothèses, mais encore elle a une puissance de produire des énoncés qui peuvent être déduits du modèle et qui peuvent être testés (l'épreuve de vérification). C'est donc une approche tout à fait nécessaire ; il n'est plus possible à l'heure actuelle - je pense que les physiciens l'ont démontré depuis longtemps et les neurobiologistes les suivent dans cette voie -, il n'est plus possible d'approcher cet objet particulier, le cerveau et les processus cognitifs qu'il assure, si on n'a pas à sa disposition un modèle ou une théorie - ce qui n'est pas la même chose : disons simplement ici que le modèle est une sorte d'intermédiaire entre la théorie et le fait - qui soit construit au sein d'une formalisation.

L'autre groupe du laboratoire est constitué de ce que j'appellerais le « pôle de l'intelligence naturelle » (pour le distinguer du « pôle de l'intelligence artificielle ») : biologistes, psychologues, médecins... Ceux-ci mettent en lumière les faits naturels tels qu'ils se manifestent dans le cadre de l'expérience. En continuelle interaction avec les théoriciens (formalisation des hypothèses), on les sent néanmoins mal à l'aise, voire parfois insatisfaits. Tant qu'il s'agissait de formaliser ce qu'on pourrait appeler les aspects périphériques de notre objet d'étude...² Tant qu'il s'agissait, donc, de formaliser la périphérie du système, ces modèles de type machinique apportaient énormément d'hypothèses nouvelles. Mais dès l'instant où il s'agit de formaliser quelque chose qui est plus central au système, et que (125) j'illustrerais de manière insuffisante ici par des termes comme stratégie, anticipation, intelligence, motivation, choix, attention sélective, etc. - ainsi un sujet, à un moment donné, porte, à partir de son centre d'intérêt, d'intention, de désir..., il porte attention à un élément particulier dans l'espace visuel qui devient de ce fait signal, message, et cette attention visuelle peut changer tout à coup et se porter ailleurs dans le champ - dès l'instant disais-je où il faut formaliser ces aspects

2 « Aspects périphériques », ça veut dire quoi ? Cela veut dire, par exemple, les capteurs d'informations, les systèmes sensoriels comme la vision, l'audition, ou bien, la périphérie motrice, la commande et le contrôle de l'action motrice...

précentraux - ne parlons pas encore de conscience, mais on devrait y arriver -, eh bien, le modèle machinal est insuffisant.

Et voilà que nous vivons une espèce de tension entre les deux pôles, entre les « biologistes » d'un côté et les ingénieurs et physiciens de l'autre. Les biologistes pensent (inconsciemment peut-être, comme une sorte de position idéologique) : « Ce n'est pas possible, c'est nous qui détenons la "vraie" sensibilité aux traits spécifiques du vivant... » Il s'agit de quelque chose comme cette espèce d'intuition précritique qui nous met en accord avec l'être de la chose..., et d'où ça peut-il bien leur venir cette sensibilité, sinon de cette expertise qui repose sur l'intuition, l'amour et une longue connivence avec les êtres, de même peut-être que le médecin manifeste cette sensibilité à la maladie, en marge de son système déductif, lui permettant d'établir un diagnostic différentiel : il sent les choses jusqu'à un certain point sans pouvoir formaliser complètement sa connaissance. Les biologistes nous disent : on « sent » le vivant, le vivant est irréductible. Pour rendre compte du vivant, on est obligé, si on veut ne pas le réduire complètement et en perdre son « essence », on est obligé de faire appel à des concepts autres que ceux de traitement du signal, fonction de transfert, machine cybernétique, etc. On est obligé, par exemple, de faire appel à des concepts - que je vous donne non pas dans le désordre, mais ça vaudrait la peine de les lier, de les articuler davantage (comme ils le furent par des théoriciens de la biologie, je pense à des auteurs comme von Weizsaecker, par exemple, ou Strauss, Merleau-Ponty ou encore Canguilhem, plus près de nous) -, des concepts comme ceux de *forme organisée et organisante*, de *centre*, de *centration* du vivant. Forme non seulement organisée (comme un donné à partir de l'enveloppe génétique) mais encore organisante (comme un processus), projetant une organisation à partir d'un centre, source de mise en forme de lui-même et de son environnement. Ces notions de *centre*, de *centration*, on peut aussi les appréhender par des concepts comme attracteurs, recherche de stabilité, de (126)points d'équilibre, recherche et même construction de points d'appui. Auto-référence donc, et on pourrait faire allusion ici à un penseur comme Atlan... Mais aussi - et ça pourrait paraître contradictoire - déséquilibre, instabilité et dès lors émergence : la forme ne se clôture pas, elle ne se maintient pas figée dans cet attracteur qui la ferait mourir. La forme est historique, elle se déploie dans le temps, qui est un temps créatif, inventif, aussi bien un temps

phylogénétique qu'un temps ontogénétique, et donc elle est prise, cette forme, dans l'émergence de processus de transformation et de nouveautés. Et dès lors si elle est dans l'émergence et si elle est dans l'instabilité, elle est dans l'ouverture au monde, elle est à la recherche d'un accord - jamais trouvé, c'est-à-dire ménageant toujours une distance - avec ce monde et avec cet ouvert. On sent bien que l'on glisse progressivement vers des concepts comme l'intentionnalité et l'action intentionnelle, la création de ce monde qui n'est pas simplement un donné représenté dans la machine mais réellement un « construit » pour et par l'organisme. Et les concepts sont aussi ceux de sens, d'autonomie et de normes, d'émergence et d'auto-organisation.

On voit donc qu'il y a un point de tension et cette tension - je pensais à cela tout à l'heure en vous écoutant discuter -, j'ai l'impression que ce point de tension entre ces deux domaines d'activité du laboratoire est comme une expérience de l'impossible et de l'indécidable. On ne peut pas s'en passer de la mathématique, c'est le formalisme qui nous guide ; et pourtant l'un et l'autre sont radicalement insuffisants à dire quelque chose que l'on sent être - je ne sais pas s'il faut parler du réel - du côté du « vrai » de l'objet que l'on veut approcher.

Alors, me direz-vous, où dans tout cela se loge le Sujet de la psychanalyse ?... Mais avant d'introduire ma question, laissez-moi encore vous dire ceci. Depuis tout récemment, j'ai l'impression que dans notre espace de travail nous ménageons progressivement comme un troisième pôle (situation plus favorable peut-être, celle d'une pensée ternaire plutôt que binaire). Alors je pensais aussi tout à l'heure en vous écoutant que mon pôle des mathématiques, c'est peut-être le pôle du père, je ne sais pas, celui en tout cas d'un ordre formel et symbolique ; et le pôle des biologistes, c'est le pôle de la mère, celui en tout cas de l'intuition et d'une sorte d'accord, imaginaire peut-être, avec l'être de la chose, accord médiatisé par autre chose (par un autre langage) que simplement un enchaînement de formules. Et puis, depuis (127) maintenant un ou deux ans, nous discutons de plus en plus - je ne sais si c'est pour résoudre nos tensions - non pas avec des psychanalystes, peut-être qu'il le faudrait, mais avec des philosophes. Et plus particulièrement avec un groupe de notre Faculté de philosophie, un groupe de philosophie des sciences de la nature qui travaille avec nous sur cette double tension, si vous

voulez, aussi bien du rapport épistémologique, c'est-à-dire du statut du modèle et de la théorie, et de la mathématique, que de la tension qui concerne cette recherche d'une vérité sur l'objet que nous voulons circonscrire. Et donc, il y a là cette sorte d'espace de dialogue qui s'installe et qui me semble extraordinairement fécond.

Comment à partir de là interpellier maintenant la psychanalyse ?

Je partirai d'une manière qui n'est peut-être pas tout à fait adéquate parce qu'elle est locale ; elle est locale simplement parce que je n'ai pas une connaissance de la psychanalyse lacanienne dans son ensemble, je n'en ai qu'une connaissance ponctuelle par la lecture que je fais accidentellement de Lacan, parce que je le trouve absolument stimulant. Cette lecture, quelque peu flottante et dans le désordre, incite à penser autrement, je crois. Il y a quelque temps, parcourant le *Séminaire II* qui est consacré au moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, je suis tombé sur un passage qui m'interpellait de manière tout à fait forte dans une réflexion un peu plus philosophique ou épistémologique concernant mon domaine. C'est un passage qui s'intitule, en tout cas le chapitre ou le paragraphe s'intitule « Du phénomène de la conscience ».

Dans ce passage, Lacan a l'air d'affirmer quelque chose qui me dérange quelque peu, qui me met mal à l'aise. Il affirme en effet une position où la conscience est comme l'image, une pure image dans sa matérialité la plus radicale. La conscience, loin d'être un processus intentionnel, devient pure surface... Je vais vous lire l'un ou l'autre passage pour être sûr de ne pas mal interpréter les choses. Il dit : « *Je vous prie de considérer (...) que la conscience ça se produit chaque fois qu'est donnée (...) une surface telle qu'elle puisse produire ce qu'on appelle une image. C'est une définition matérialiste* ». Mais avant cette prise de position, on le sent quelque peu embarrassé peut-être, esquissant toute sorte de discussions métaphysiques concernant la conscience philosophique... Et de poursuivre alors : « *Je ne(128) m'avancerai pas plus dans l'investigation métaphysique du problème de la conscience. Je vais vous proposer, non pas une hypothèse de travail - je prétends qu'il ne s'agit pas d'une hypothèse - mais une façon d'en finir, de trancher le noeud gordien. Car il y a des problèmes qu'il faut se résoudre à abandonner sans les avoir résolus. Il s'agit une fois de plus d'un miroir* ». Laissez-moi vous lire quelques lignes encore et puis on arrivera tout

doucement à la question que je voudrais poser et qui concerne le sujet tel que Lacan, me semble-t-il, le met en place. Le sujet qu'il appelle « vrai », qui n'est pas le Moi, mais le sujet de l'inconscient. *« L'image dans le miroir, qu'est-ce que c'est ? Les rayons qui reviennent sur le miroir nous font situer dans un espace imaginaire l'objet qui est par ailleurs quelque part dans la réalité. L'objet réel n'est pas l'objet que vous voyez dans la glace. Il y a donc un phénomène de conscience comme telle. C'est en tout cas ce que je vous propose d'admettre... »* Et puis, il part dans une sorte de petite fiction : imaginons qu'il y ait eu une catastrophe nucléaire. Il n'y a plus aucun humain. Il n'y a plus d'hommes sur la planète. *« Qu'est-ce qui reste dans le miroir ? Mais allons jusqu'à supposer que tous les êtres vivants aient disparu. Il ne reste donc que cascades et sources, éclairs et tonnerre aussi. L'image dans le miroir, l'image dans le lac existe-t-elle encore ? Il est tout à fait clair qu'elles existent encore et ce pour une très simple raison - au haut degré de civilisation où nous sommes parvenus, qui dépasse de beaucoup nos illusions sur la conscience, nous avons fabriqué des appareils que nous pouvons sans aucune audace imaginer assez compliqués pour développer eux-mêmes les films, les ranger dans des petites boîtes, les déposer au Frigidaire. Tout être vivant ayant disparu, la caméra peut néanmoins enregistrer l'image de la montagne dans le lac, ou celle du café de Flore en train de s'effriter dans la solitude complète. (...) Eh bien ! voilà donc ce que je vous propose de considérer comme essentiellement un phénomène de conscience qui n'aura été perçu par aucun moi, qui n'aura été réfléchi dans aucune expérience moiïque - toute espèce de moi et de conscience du moi étant absente à cette époque. »*

Alors Lacan continue en disant : *« Vous me direz : minute papillon ! Le moi est quelque part, il est dans la caméra. Non, il n'y a pas l'ombre de moi dans la caméra. Mais par contre, j'admettrais volontiers que le je y est - non pas dans la caméra -, y est pour quelque chose. »* Laissez-moi vous avouer (129) mon embarras quant à la compréhension de ceci... Mais poursuivons encore avec Lacan : *« Je vous explique que c'est en tant qu'il est engagé dans un jeu de symboles, dans un monde symbolique, que l'homme est un sujet décentré. Eh bien, c'est avec ce même jeu, ce même monde, que la machine est construite. Les machines les plus compliquées ne sont faites qu'avec des paroles. »* Et il termine comme ceci : *« La parole est d'abord cet objet étrange avec lequel on se reconnaît, et parce que vous avez dit le mot de passe, on ne se*

casse pas la gueule, etc. La circulation de la parole commence ainsi, et elle s'enfle jusqu'au point de constituer le monde du symbole que permet des calculs algébriques. La machine, c'est la structure comme détachée de l'activité du sujet, le monde symbolique c'est le monde de la machine. La question s'ouvre alors de ce qui, dans ce monde, constitue l'être du sujet. ».

Revenons maintenant à la lecture de ma pratique de recherche. Comme je l'indiquais plus haut, la machine n'a pas de centre, elle est, en soi, simple jeu d'opérations sur de purs symboles ; le vivant est un centre, parce qu'il est constitutif de son monde (*Umwelt*), c'est en ce sens que le vivant est en quelque sorte présubjectif... La machine n'est pas le lieu du sens, et encore moins dans les modèles connexionnistes : le sens est dissous dans le réseau, il est complètement fractionné et perdu. La machine n'est ni centre, ni sens sauf *pour celui* qui l'a construite ou *pour celui qui* l'utilise : il faut bien un témoin pour lequel il existe comme un reflet dans le miroir, ou pour lequel il existe comme un sens dans ce qu'exécute la machine. Ne ramène-t-on pas a posteriori ce que l'on avait exclu au départ ? Le vivant, et plus encore l'humain ne sont-ils pas essentiellement des êtres-pour-autrui, dans l'échange des regards qui respecte à la fois l'identité et l'altérité ? Pas la machine où le pur symbolique pourrait éternellement continuer à y opérer s'il n'y avait l'entropie qui marque de manière irréversible toute matérialité. Sans témoin, il n'y a plus là qu'un pur objet.

Et ici je rejoins finalement le contenu de la question que je posais à Jean-Pierre Lebrun lors de sa thèse où il me semblait percevoir comme une difficulté à faire appel à la psychanalyse pour tenter de résoudre l'absence, de plus en plus douloureuse, d'un souci et d'une problématique du sujet au sein de la médecine contemporaine techno-scientifique. A l'époque, j'avais plutôt relu l'article, difficile pour moi, des *Ecrits* : « La science et la vérité ». J'avais été frappé par les références faites par Lacan dans l'introduction de cet (130)article. Affirmant que le sujet n'était qu'un effet de structure, il défendait cette idée, paradoxale, que le sujet sur quoi la psychanalyse opère ne pouvait être que le sujet de la science. Les sciences humaines, qualifiées de sciences impossibles, qui retenaient son intérêt n'étaient ni la psychologie, ni l'anthropologie, ni la phénoménologie, ni donc la problématique de l'intentionnalité ou de l'ouverture au monde telle que la phénoménologie aurait pu la problématiser. Les disciplines les plus fécondes à théoriser le sujet, et là je

reprendrai très brièvement le point de chacune de ces références, sont, pour Lacan, la *stratégie des jeux* où on profite du caractère entièrement calculable d'un sujet strictement réduit à la formule d'une matrice de combinaisons signifiantes. Le « vrai » sujet, ce sujet dont le mode d'être est peut-être un non-être, s'évanouit pour laisser place au sens qui est de l'imaginaire – si je crois avoir compris cette distinction entre le vrai sujet (celui de l'inconscient) et le sujet de l'imaginaire. L'autre référence est bien sûr la *linguistique*, Lacan a eu son tournant linguistique ; il va se centrer sur les signifiants dont il s'agit, dit-il, d'assurer la prévalence sur les effets de signification. Et enfin, troisième référence, la *logique*, où les derniers développements démontrent que, dans tout système, il y a toujours au moins une proposition qui reste indécidable.

Et donc, la question reste toujours pour moi de savoir ce qu'est le sujet pour la psychanalyse. Le problème me semble rejoindre le statut de la cassure qu'opère la structure langagière : bien sûr c'est le point de discontinuité essentiel entre la nature et la culture, le dit et l'interdit comme fondement et levier... Néanmoins la cassure peut-elle être portée à un tel degré de radicalité que plus aucun lien ne puisse être reconnu entre un sujet humain et un sujet vivant, mais seulement entre le sujet humain et le monde de la machine ? Le monde – jugé imaginaire – du sens et de l'intentionnalité, qui est toujours historique et en devenir, serait-il devenu complètement étranger au monde synchronique de la structure symbolique, alors que dans le même temps on souligne un étrange rapprochement entre le vrai sujet et une pure matrice de combinaisons signifiantes (ce qui nous évoque la machine cybernétique). N'y-t-il pas péril en la demeure de l'humain, si ici aussi, étrangement, on accentue cette « perte-en-monde » au profit de la structure cristalline et formelle d'un monde d'idées sans images et sans affects... ?

Dans le Séminaire que j'ai cité plus haut, on trouve ce dialogue entre Lacan et O. Mannoni :

(131)Mannoni : « *Ce qui me gêne, c'est que j'ai le sentiment que cette doublure imaginaire ne hache pas seulement, mais qu'elle est la nourriture indispensable du langage symbolique, et que le langage, s'il est privé complètement de cette nourriture, devient la machine, c'est-à-dire quelque chose qui n'est plus humain.* »

Lacan : « *Pas de sentiment. N'allez pas dire que la machine est bien méchante et qu'elle encombre notre*

existence. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. La machine, c'est uniquement la succession des petits 0 et des petits 1, aussi bien la question de savoir si elle est humaine ou pas est évidemment toute tranchée - elle ne l'est pas. Seulement, il s'agit aussi de savoir si l'humain, dans le sens où vous l'entendez, est si humain que ça. »

Et Mannoni de répondre : « *C'est une question très grave* »...

Lorsque structuralisme et cybernétique s'associent pour forger d'autres outils encore de cette déconstruction du sujet qui fait, depuis Nietzsche et Freud, notre post-modernité, où trouver encore, ailleurs que dans les divers réseaux de structures qui nous tiennent, l'ultime raison du sujet humain, responsable et créateur de son énonciation ?

Et pour terminer, laissez-moi simplement vous dire que je me rappelle avoir lu chez Canguilhem cette petite phrase qui m'avait frappé : « *Pour faire des mathématiques, on peut être un ange. Pour faire de la biologie, il faut être un peu bête.* » J'espère n'avoir pas été trop bête, à vos yeux, aujourd'hui.

Réponse à la question de Marc Crommelinck :

Le « vrai » sujet de la psychanalyse ³

P. DE NEUTER

(132) La contribution de Marc Crommelinck à notre colloque me paraît très bienvenue. Tout d'abord parce qu'il met le doigt sur une difficulté essentielle de la théorie lacanienne du sujet et attire ainsi notre attention sur une sorte de piège dans lequel sont tombés de nombreux lacaniens bien qu'il y ait, dans la théorie lacanienne elle-même, si on la considère comme un ensemble, de quoi éviter ce piège et de quoi sortir de cette difficulté. Par ailleurs, son témoignage sur la tension qui existe au sein même des recherches en biologie, une tension semblable à celle que nous pouvons rencontrer dans nos essais de théorisation dans le champ de l'inconscient, me paraît aussi très instructif.

Qu'en est-il donc de ce piège ? Certains passages de Lacan comme ceux que nous rappelle Marc Crommelinck donnent à penser que le sujet de l'inconscient n'est que l'effet de la structure langagière, et certains de ses élèves s'en tiennent à cette théorie du sujet. Je pense pour ma part qu'il faut replacer ces assertions lacaniennes dans leur contexte. Il convient tout d'abord de considérer que ce genre d'affirmations a vu le jour dans un moment où prédominait dans le monde psychanalytique la dimension de l'imaginaire, c'est à dire des affects, des sentiments, des interprétations explicatives et du renforcement du moi comme visée de la cure. Corrélativement, peu de place était encore accordée au déterminisme du signifiant développé par Freud notamment dans l'exposé de ses cures. Lacan lui-même avait commencé son enseignement par des développements concernant l'importance de l'imaginaire quant à la constitution du sujet, celle du stade du miroir notamment. Les textes cités par Marc Crommelinck sont donc des textes écrits ou des communications prononcées en réaction à ce contexte, et donc peut-être trop révolutionnaire au sens où la révolution, Lacan lui-même, l'a souligné, s'achève en bout de course, dans le même. En l'occurrence, la croyance dans l'hégémonie de l'imaginaire se trouve remplacée par une croyance semblable en l'hégémonie du pur symbolique.

Or, si l'on considère l'enseignement de Lacan comme un ensemble, force est de (133) constater que pour Lacan lui-même, cette hégémonie est toute relative.

Ainsi dans son texte sur *Le traitement possible de la psychose*, texte qui date de 1957, le Sujet de la psychanalyse apparaît bien sûr comme déterminé par le jeu des signifiants qui le font signifier mais aussi structuré en trois instances : « *Le moi (idéal), la réalité, et le Surmoi* ». Il apparaît aussi comme « *se servant d'un set de figures imaginaires* ». Dans le schéma R, qui présente la *structure du sujet*, on retrouve, outre la *signification du sujet*, le Moi, le phallus comme objet imaginaire, l'Idéal du moi, le Nom-du-père, les figures de l'autre imaginaire, la figure de la mère en tant qu'Autre réel, les identifications imaginaires, autant d'instances présentées comme partie intégrante de la *structure du sujet* dans les différents champs du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique.

Un peu plus tard, Lacan va proposer la formule du fantasme inconscient « $\diamond a$ » (à lire : S barré poinçon de petit a). Dans cette formule, le Sujet barré et divisé par son entrée dans le langage est présenté comme entretenant une relation privilégiée avec un objet imaginaire recherché comme bouchon au manque réel laissé par la perte originariaire d'un bout du corps propre. On retrouve donc ici aussi les trois registres du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique. Dans son séminaire sur *Le désir et son*

*interprétation*⁴, Lacan indique comment cette relation à l'objet du fantasme est indispensable à la survie du Sujet disparaissant dans sa rencontre du langage et, plus précisément, dans la rencontre de l'énigme du désir de l'Autre dont est infiltré le langage qui lui est transmis par cette Autre.

L'inconscient comprend donc aussi de nombreux éléments imaginaires et notamment les objets imaginaires et les diverses identifications qui constituent le sujet depuis la première identification à l'Autre des premières demandes.

Mais le « vrai » sujet de l'inconscient, m'objecteront d'aucuns, n'est-il pas justement ce sujet marqué par le pur signifiant, c'est à dire par un pur jeu de lettres indépendamment de toute signification ? On pourrait penser en effet que ceci constitue un sujet radicalement différent du sujet animal et que cette spécificité pourrait valoir à ce sujet le qualificatif de « vrai » sujet. Cela demanderait quelques suppléments de preuve. Il existe en effet une expérience de Pavlov, à laquelle j'ai déjà fait référence ailleurs⁵ qui donne à penser que c'est l'animal domestique qui se laisse marqué par le signifiant détaché de toute signification. Ainsi, chez l'animal domestique et chez lui seulement, le transfert du conditionnement s'effectue facilement du mot *cloche* aux mots *coche*, (134) *croche* ou *poche*. Chez l'homme, au contraire, le transfert de conditionnement emprunte les voies du signifiant intriqué à la signification. Ainsi, le transfert de conditionnement se fera plus facilement de *cloche* à *clochette* et à *carillon* voire à *sonnette*. Il semblerait donc que ce n'est que chez l'animal domestique que le signifiant fonctionne comme pur signifiant, c'est à dire, indépendamment de sa signification qui relève, elle, du champ de l'imaginaire. Ce qui caractérise le sujet humain, c'est l'impact du signifiant intriqué à la signification, autrement dit, l'intrication du symbolique et de l'imaginaire. D'ailleurs, la vignette clinique reprise par Lacan à Serge Leclair pour illustrer ce que pourrait être une pratique de la lettre mène à une semblable conclusion. Je fais allusion à cette *jaculation inconsciente*, « *Pôôr (d) j'e-li* », qui surgit en fin de la cure de Philippe, sorte de nom secret, inconscient, auquel abouti son analyse. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, cet assemblage de lettre n'est pas dépourvu de significations. Il est même chargé de significations multiples : « *po* » renvoie à *peau*, à *pot* ainsi qu'à l'expression « *pauvre Philippe* ». Quant aux lettres « *or* », elles se retrouvent dans divers mots typiques du vocabulaire de Philippe comme *fort*, *mort* et *port*, *porc* et surtout *licorne*, *cor*, *trésor* ainsi qu'inversé dans *rose* et *roc*. Tout ceci renvoyant à un lieu privilégié de l'enfance, le jardin des roses qui se situe non loin d'une fontaine à la licorne. Je passe sur d'autres éléments pour évoquer, à propos du dernier couple de lettres, « *li* » : le *li* de *Philippe*, celui de *licorne* dont l'importance subjective vient d'être mentionnée, mais surtout le *lit* de *Lili*, proche parente de la mère, femme désirable et désirée, par Philippe enfant de trois ans⁶. Tout ceci, et bien d'autres vignettes cliniques que je ne puis ici mentionner, ainsi que plusieurs passages de la thèse de J-P. Lebrun⁷, démontrent cette nécessaire intrication des trois registres de l'humain dans la constitution du sujet.

Après s'être centré dans la troisième partie de son enseignement, sur le réel de l'objet « a » comme visée dernière de la cure, Lacan est revenu aux noeuds borroméens qui présentent la structure du sujet : à nouveau c'est sur l'étroite intrication du réel, le l'imaginaire et du symbolique qu'il insiste, les trois dimensions étant équivalentes, affirme-t-il encore, en tant que chacune est indispensable au nouage de la structure. Ne faut-il pas conclure, lorsque l'on considère l'ensemble de l'enseignement de Lacan, le « vrai sujet » n'est pas le sujet de la seulement combinatoire signifiante, mais bien celui qui résulte de la profonde intrication des trois registres et donc du déterminisme

4 J. LACAN, Séminaire 1958-1959.

5 P. DE NEUTER, « Ni ange, ni bête ou, la nécessaire intrication des trois registres du corps humain », in *Entre le corps et l'esprit - Approche pluridisciplinaire du mind-bodyproblem*, Bruxelles, Mardaga, 1994.

6 Pour plus de détails voir S. SERGE, *Psychanalyser*, Paris, Seuil, 1968, p. 99 et suivantes.

7 J-P. LEBRUN, *Eloge de la maladie - Des possibles contributions de la psychanalyse à la médecine*, op.cit. Thèse aujourd'hui publiée sous le titre *De la maladie médicale*, Bruxelles, De Boeck, 1994.

P. DE NEUTER

du pur signifiant en tant qu'intriqué à celui des images, des idéaux ainsi que des objets réels et (135)imaginaires. C'est en s'intéressant à ce sujet là que la psychanalyse se différencie de la science médicale. Sinon, elle ne fait en effet que redoubler à sa façon la tyrannie de cette science médicale. D'ailleurs, il n'est pas rare que l'on puisse observer que des cures menées avec comme seul point de repère, le pur signifiant détachée de toute signification, aboutissent à un envahissement par l'imaginaire : identifications massives à l'analyste, exacerbation des amours comme des jalousies, des agressivités et des phénomènes projectifs dans la vie quotidienne quand ce n'est pas le déclenchement de délires en cas de structures psychotiques. Nouvelle preuve s'il en fallait que le refoulé ou le forclos fait toujours retour.